



Alessandro Wagner

FAIRE
L'AMOUR
COMME
UNE
ORCHIDÉE



Autobiographie
d'une fleur
extraordinaire

ARTHAUD

Faire l'amour
comme une orchidée

Alessandro Wagner

Faire l'amour
comme une orchidée

*Traduit de l'italien
par Béatrice Vienne*

ARTHAUD

Copyright © 2023 by Alessandro Wagner
Publié en accord avec The Italian Literary Agency
© Flammarion, Paris, 2024 pour la présente édition
82, rue Saint-Lazare
CS 10124
75009 Paris
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0804-3325-1

« S'il se rencontre des plantes et des fleurs maladroites ou malchanceuses, il n'en est point qui soient entièrement dénuées de sagesse et d'ingéniosité. Toutes s'évertuent à l'accomplissement de leur œuvre ; toutes ont la magnifique ambition d'envahir et de conquérir la surface du globe en y multipliant à l'infini la forme d'existence qu'elles représentent. Pour atteindre ce but, elles ont, à raison de la loi qui les enchaîne au sol, à vaincre des difficultés bien plus grandes que celles qui s'opposent à la multiplication des animaux. Aussi, la plupart ont-elles recours à des ruses, à des combinaisons, à une machinerie, à des pièges, qui, sous le rapport de la mécanique, de la balistique, de l'aviation, de l'observation des insectes, par exemple, précédèrent souvent les inventions et les connaissances de l'homme...

C'est parmi les orchidées que nous trouverons les manifestations les plus parfaites et les plus harmonieuses de l'intelligence végétale. En ces fleurs tourmentées et bizarres, le génie de la plante atteint ses points extrêmes et vient percer, d'une flamme insolite, la paroi qui sépare les règnes. »

Maurice Maeterlinck,
L'Intelligence des fleurs, 1907.

1

Je me présente

Mais moi, qui suis-je ?

Moi aussi, je suis une fleur, une plante, en effet.

Mais, si je peux me permettre de le dire, je suis avant tout une idée forte et unique de la nature. Je suis le végétal qui, plus que n'importe quel autre, a offert aux hommes un bien précieux, rare par le passé, et devenu aujourd'hui bien de grande consommation : la beauté.

Jadis, j'ai donné lieu à des folies et des élucubrations mensongères, à une chasse effrénée et à l'avidité galopante des collectionneurs. Mais je peux aussi me flatter d'avoir été la « clef de voûte » utilisée par le grand naturaliste Charles Darwin pour expliquer l'évolution, car ma famille, sans aucun doute, est un laboratoire de biomécanique et d'intelligence végétale.

Évitons d'emblée un possible malentendu : d'ordinaire, lorsqu'on se réfère aux autres fleurs (roses et primevères, tournesols et narcisses, etc.), il s'agit d'un *genre* : une sorte d'ensemble de frères et de sœurs issus d'un même ancêtre. Dans mon cas, au contraire, sous le couvert d'un terme unique, « orchidée », on parle d'une

Faire l'amour comme une orchidée

famille entière et gigantesque, composée de milliers d'espèces différentes, soit à peu près le dixième de toutes les fleurs qui peuplent la planète.

Les roses et les primevères regroupent un peu moins de quatre cents espèces différentes. Les tournesols et les narcisses n'atteignent pas la cinquantaine, ni l'un, ni l'autre. Alors que le même mot, « orchidée », se réfère à trente mille typologies, pour le moins, de fleurs, différentes les unes des autres, créées par la nature. Auxquelles il faut ajouter encore cent mille hybrides obtenus jusqu'à présent par l'homme et tous enregistrés, du premier au dernier (ce qui n'a pu être le cas des plantes européennes et méditerranéennes, puisque l'homme a commencé à faire des croisements avant même l'invention de l'écriture).

Aussi, lorsqu'une personne tombe sur un dahlia, une marguerite ou un souci, pour citer trois espèces de l'autre grande famille de végétaux, les Astéracées, jamais on ne l'entendra s'écrier : « Oh ! La belle astéracée ! »

En revanche, si elle tombe sur un des nombreux *Cattleya*, ou *Phalaenopsis*, ou *Dendrobium*, ou *Oncidium*, ou *Cypripedium* (pour ne mentionner que les cinq espèces les plus typiques et les mieux connues parmi les quelque mille espèces que regroupe ma famille), pour chacune des cinq et presque d'instinct, elle dira : « Oh ! La belle orchidée ! »

Essayons de mieux circonscrire ma position dans le règne végétal, sans jamais oublier que, depuis quelques décennies, on découvre en moyenne les nouveautés au rythme d'environ deux mille espèces nouvelles, identifiées et décrites, chaque année. Dans l'ensemble, c'est depuis les années 1980 que les orchidées sont peu ou prou la famille où l'on compte le plus grand nombre de

Je me présente

nouvelles découvertes ; même s'il peut arriver que la même plante soit décrite, involontairement, comme une espèce nouvelle deux fois, voire davantage, phénomène qui complique singulièrement les quantifications.

Selon la base de données *The Plant List* ou *La Liste des plantes*, mise à jour à la fin de 2021, après avoir été délestée, à la faveur d'un grand nettoyage, de quatre cent soixante et onze mille synonymes, les espèces végétales recensées sur notre planète sont actuellement au nombre de trois cent cinquante et un mille. Il existe en outre deux cent quarante-trois mille cas qui n'ont pas encore été résolus et qui pourraient être soit d'autres synonymes, soit de nouvelles espèces. Si l'on oublie ces cas dans leurs limbes, les trois cent cinquante et un mille espèces avérées sont regroupées en dix-sept mille genres qui composent, à leur tour, six cent quarante-deux familles végétales. Les deux tiers d'entre elles environ (soit quatre cent cinq familles) sont des angiospermes, c'est-à-dire des plantes qui fleurissent.

Alors, ma famille n'est, à tout prendre, qu'une de ces quatre cent cinq familles, mais selon toute probabilité elle est la plus nombreuse, la plus diversifiée – et la plus géniale.

Si l'on se fie aux statistiques mises à jour en 2021, elle occupe encore la seconde place : les Astéracées (appelées aussi Composées) sont au nombre de trente-deux mille environ et les Orchidées de vingt-neuf mille. Toutefois, derrière ces statistiques, se cache la découverte d'un monde, en l'occurrence le mien, qui au cours de ces dernières décennies s'est révélé et continue de se révéler beaucoup plus vaste qu'on ne parvient à l'imaginer (ce qui ne devrait pas surprendre : les Astéracées, en effet, vivent au sol, avec une prédilection pour les grands espaces ouverts et les prairies, même sous les climats

Faire l'amour comme une orchidée

semi-désertiques, alors que moi, qui me suis pourtant développée dans ces mêmes territoires, je me suis dirigée vers les forêts et sur les branches de leurs arbres, où il est beaucoup plus difficile de me découvrir).

Au milieu des années 1980, la densité des deux familles avoisinait les quinze mille espèces en ce qui concernait les Orchidées, alors qu'elle était supérieure à vingt mille pour les Astéracées. Au cours des trente années suivantes, on a découvert un nombre d'Orchidées nouvelles à peu près égal au nombre de celles déjà répertoriées – ce qui a en substance doublé la taille de ma famille – et environ onze mille Astéracées.

Comme l'écrit avec sagesse Wikipédia : « La densité des Astéracées n'est disputée que par les Orchidées, mais on ignore laquelle de ces deux familles est plus nombreuse, parce que la quantité d'espèces en existence dans chaque famille n'est pas claire. »

De mon point de vue, disons-le, si l'on songe à tout ce que mon espèce a de spécifique et de reconnaissable dans son histoire évolutive et son intelligence distinctive, on a du mal à comprendre pourquoi les spécialistes de la taxonomie n'ont pas établi un ordre végétal qui me soit tout à fait propre, comme celui des Astérales pour les Astéracées – ou disons mieux, pourquoi ils l'ont établi si tardivement et l'ont supprimé presque aussitôt. En fait, j'ai été amalgamée à l'ordre des lys, les Liliales, jusqu'en 1951, date à laquelle le botaniste soviéto-arménien Armen Takthajan a finalement créé l'ordre des Orchidales qui m'est exclusivement réservé. Cet ordre a été confirmé en 1981 par le système taxonomique du biologiste américain Arthur Cronquist et il est

Je me présente

resté en vigueur jusqu'à l'institution du système APG¹ dont la classification se fonde sur les relations phylogénétiques... ce qui m'a valu de finir dans l'ordre des asperges, les Asparagales.

Si l'on me permet ici une petite digression, cette identification de chacune des espèces d'orchidée avec la famille entière possède, sans aucun doute, une origine historique. En Europe, jusqu'au XVIII^e siècle, à peu de chose près, c'est-à-dire jusqu'à avant-hier, on n'avait de ma famille qu'une vision tout à fait partielle : car c'est dans les forêts tropicales que j'ai donné le meilleur de moi-même, c'est là que mon idée explose en mille petits ruisseaux, en milliers d'espèces. En effet, les tropiques m'ont permis un véritable tour de magie : j'ai pu m'y libérer de l'espace limité à la terre – où grouillent les concurrents végétaux de tous les caractères et toutes les dimensions, sans parler des formes de vie animale souvent un peu invasive – et conquérir les airs.

Voici comment la chose s'est passée : après être née moi aussi de et dans la terre, après y avoir longtemps vécu, à un moment donné, plus ou moins au milieu de mon long parcours évolutif, j'ai commencé à m'agripper aux arbres, où j'ai découvert la sérénité d'une vie passée à un mètre – ou même plusieurs – au-dessus de la mêlée et de la compétition effrénée qui caractérise la vie sur terre.

C'est dans cette ultime version de moi-même, la plus récente (les orchidées épiphytes de la sous-famille des *Epidendroideae*, de loin la plus répandue de mes cinq lignées évolutives, celle qui a produit les orchidées capables d'envoûter les hommes), que j'ai donné le meilleur de moi-même.

1. Angiosperm Phylogeny Group.

Faire l'amour comme une orchidée

En Occident, cependant, tout ceci est resté ignoré pendant des décennies, jusqu'à l'ère des grandes explorations qui ont suivi, de deux à trois siècles, l'arrivée de Christophe Colomb outre-Atlantique ; l'ère où, presque à l'improviste et en l'espace de quelques décennies, on s'est mis à décharger des navires, par milliers d'exemplaires, des plantes appartenant à des centaines d'espèces diverses, dont le point commun était justement d'être des orchidées rares, voyantes et bien souvent d'une beauté à couper le souffle.

Mais cette explication historique n'est peut-être pas la seule, et ce n'est pas, non plus, l'unique origine de cette façon de m'identifier, qui constitue une anomalie par rapport aux autres plantes : il me plaît à moi de penser que cette manière d'être toujours identifiée à ma famille est un moyen de reconnaître, de façon indirecte, mais évidente, la place unique que j'occupe dans le règne végétal, la particularité de mon idée originelle. Le fait que je suis aussi, de manière presque instinctive, reconnaissable et reconnue jusque dans mes manifestations esthétiques les plus lointaines et les plus différentes les unes des autres.

Or, des multiplications de moi-même, j'en ai produit un nombre véritablement hallucinant, le long des sentiers de l'évolution !

Car mon idée originelle s'est révélée si dérangeante, si propre à la déclinaison qu'elle a été la seule de tout le règne végétal à avoir été reproduite dans tous les formats : depuis le microscopique *Bulbophyllum minutissimum*, une toute petite plante australienne haute d'un millimètre et pesant un gramme ou deux, jusqu'au gigantesque *Grammatophyllum speciosum*, des forêts de Sumatra et des Philippines, qui peut atteindre plusieurs mètres de haut et peser plusieurs tonnes. Elle a aussi été la seule à avoir conquis et colonisé la biosphère presque dans son entier – des prairies arides aux forêts humides,

Je me présente

du niveau de la mer à plus de 4 000 mètres d'altitude – et tous les lieux où il était possible de croître : la terre, la roche, les arbres... seule la vie aquatique ne me convient pas.

Et j'y suis parvenue grâce à la création d'un nombre de variantes qui, en dépit des données officielles, n'a pas d'égal dans une seule autre famille de plantes à fleurs. Il se trouve simplement que vous autres, les hommes, n'êtes pas encore arrivés à les dénombrer. Mais vous y parviendrez, en temps et en heure, à une seule condition : il faudra réussir à découvrir la myriade d'espèces disséminées dans les recoins les plus éloignés des forêts tropicales avant de raser celles-ci et d'annihiler ainsi, sans même les découvrir, les orchidées encore inconnues qui s'y cachent. Ce n'est pas par hasard que les nouvelles orchidées sont aussitôt inscrites, sur les listes de l'IUCN (International Union for the Conservation of Nature), parmi les espèces menacées d'extinction, danger qui plane sur elles dès leur découverte¹.

L'extrême fragilité caractérisant tant de membres de ma famille est aussi, je dois bien le reconnaître, le résultat de ce que j'appellerais volontiers « l'autre face » de mon état d'espèce forte de la nature : une espèce forte, sans aucun doute, que ce soit sous le rapport de la déclinasion (spéciation) de mon espèce originelle, ou sous celui du plaisir et des passions que j'ai su inspirer au genre humain. Mais, d'un autre côté, mon image fondamentale est aussi tellement délicate et fragile, elle dépend à tel point du reste de la vie sur Terre, qu'aucune autre espèce vivante, dans toute sa variété, n'est aussi menacée que moi. Et les chiffres, dans ce domaine, sont d'une désolante éloquence : par ordre de grandeur, la

1. Voir chapitre 12, page 256.

Faire l'amour comme une orchidée

moitié des espèces vivantes menacées d'extinction (animaux compris) sont des orchidées.

Soyons précis : les orchidées représentent un dixième au moins des espèces incluses dans l'Appendice 1 du CITES¹, regroupant celles désormais proches de l'extinction (ce qui est déjà un pourcentage énorme, si l'on songe que parmi les 90 % restants, il y a de tout : autres plantes, insectes, mammifères, créatures aquatiques, etc.). Mais si nous passons au degré directement supérieur, à l'Appendice 2, c'est-à-dire à la liste des espèces pas encore tout à fait au bord de l'extinction, mais qui s'en rapprochent dangereusement, plus de 70 % sont des membres, ou des survivantes, de ma famille².

Arrivés là, vous vous demandez sans doute ceci : mais cette idée originelle qui est la mienne, cette idée unique et spéciale, si forte et si fragile, qui a si bien réussi à se multiplier de mille manières différentes au cours de l'évolution, mais qui n'en est pas moins si facile à éteindre, qu'est-ce donc, au juste ?

C'est ma façon d'aimer. Ma symbiose totale et hyperspécialisée avec chacun des deux autres grands règnes de la vie évolutive : les animaux et les champignons. L'important, c'est qu'aucun autre végétal ne s'est porté aussi loin en avant quand il s'agit de se lier à ces deux règnes, de s'y adapter, de s'en servir et, en

1. CITES est le sigle de la Convention sur le commerce international des espèces menacées (*Convention on International Trade of Endangered Species*) créée à Washington en 1973.

2. Amy Hinsley, « The illegal orchid trade and its implications for conservation » (Le commerce illégal des orchidées et ce qu'il implique en matière de conservation), *Botanical Journal of the Linnean Society*, mars 2018.

Je me présente

définitive, d'en dépendre. Plus précisément, à des représentants spécifiques de chacun des deux autres grands règnes, sélectionnés par chaque espèce d'orchidée pour répondre à ses propres exigences.

Une symbiose dans laquelle l'évidence apparente incite souvent à m'attribuer un rôle « féminin », par rapport au rôle « masculin » de mon pollinisateur, me conférant un comportement « plus intelligent » en comparaison du comportement quelque peu niais (et masculin) de certains insectes qui me rendent visite.

En réalité, ce n'est pas tout à fait exact : je ne suis ni féminine ni masculine, je suis les deux. L'organe spécial qui sert chez moi à la reproduction, la colonne (ou gynostème), est la parfaite représentation d'un concept difficile à saisir pour une intelligence animale : l'hermaphroditisme. En fait, il est vrai que bien souvent ce sont les hyménoptères mâles qui sont attirés par mes fleurs ; en particulier, pour le genre qu'on appelle aujourd'hui *Ophrys*, l'hyménoptère de service est attiré par l'aspect, le duvet et les phéromones de cette orchidée ; il croit donc avoir affaire à une femelle de sa propre espèce et lui faire l'amour, et pendant ce temps, il la pollinise.

Mais cela vaut aussi pour les femelles, comme s'en aperçut en premier lieu (sans toutefois comprendre pourquoi) le grand contemporain et admirateur de Darwin, le botaniste ligure Federico Delpino, un des pères de la biologie végétale¹. Ce fut lui qui remarqua le va-et-vient de

1. Il rectifia en outre une erreur de Darwin. Celui-ci ne parvenait pas à s'expliquer pourquoi certaines orchidées produisaient des substances sucrées qui sortaient de leur tige et attiraient les fourmis ; à son idée, il s'agissait peut-être de l'expulsion d'un excès de ces substances produites par les orchidées. Delpino le détrompa : impossible, la nature ne méprise rien, tout ce qu'elle produit a une utilité.

Faire l'amour comme une orchidée

reines de l'espèce *Bombus terrestris* (ou bourdon) autour des fleurs de certains *Orchis*. Un mystère qui ne fut expliqué que bien des années plus tard, en 2007, par Irena Valterová, chercheuse de l'Académie tchèque des sciences, qui a fourni des dizaines d'études lumineuses sur ces thèmes, analysant le parfum de l'*Orchis pauciflora* et les phéromones des mâles du *Bombus terrestris* et trouvant dans les deux cas la présence de la même phéromone.

Qu'est-ce donc que je cherche à dire ? Que toute cette « intelligence majeure » qu'on me prête n'est au fond que la mise en équilibre d'un aspect rarement perçu de ma double et totale symbiose existentielle : à savoir, mon extrême dépendance. Je suis *smart*, futée, les botanistes le disent souvent : mais c'est parce que je dois compenser le fait que la plus fragile des deux, c'est moi.

Une fois cette prémisse établie, c'est justement de ma manière d'aimer en symbiose qu'a découlé tout le reste : le développement de mon ingéniosité, et donc de ma beauté ; ma multiplication irrésistible en milliers d'espèces diverses ; mon succès auprès du genre humain. Et ma fragilité : sans mon champignon symbiotique, je ne parviens pas à me nourrir assez et encore moins à germer ; sans mon insecte pollinisateur, impossible de me reproduire. S'ils viennent à manquer, en tout cas dans la nature, je n'existe plus.

Vous le savez aussi, vous, les êtres humains, nous sommes tous liés les uns aux autres : en modifiant un

C'était le fondement de la « myrmécophilie », mot quelque peu barbare identifiant le lien de soutien mutuel entre les plantes et les fourmis, les premières offrant de la nourriture et un logis aux secondes, lesquelles à leur tour les défendent contre les envahisseurs : en général, d'autres insectes nocifs, mais aussi les animaux et les hommes.

Je me présente

équilibre naturel, nous déclenchons une réaction en chaîne à partir de laquelle il est bien difficile de revenir en arrière. Mais d'une manière générale, en voyant les choses selon ma perspective, il ne s'agit pas à proprement parler d'une relation d'interdépendance, ce serait même plutôt le contraire. Les colonies de champignons qui me permettent de germer s'insinuent dans mes racines et me font prospérer, tout en prospérant eux-mêmes bien sûr : mais ils existaient déjà, ils étaient déjà là, ils vivaient aussi sans moi.

Et, par-dessus tout, mes pollinisateurs sont toujours libres de chercher du nectar là où ils veulent, de visiter d'autres fleurs que les miennes. En moyenne, pour les insectes qui s'en nourrissent, le nectar des orchidées ne représente qu'un dixième de leur apport alimentaire : ils trouvent le reste ailleurs, dans d'autres fleurs.

Tandis que moi, j'ai choisi d'être entièrement fidèle à chacun de mes pollinisateurs, parfois tout à fait uniques, plus souvent multiples et partagés avec d'autres espèces assez semblables, mais possédant des époques de floraison décalées pour éviter l'hybridation. Parce que c'est la seule façon pour moi d'être certaine que mon pollen particulier, la partie masculine de ma fleur, les deux petites masses caractéristiques qu'on appelle pollinies (je vous en reparlerai... c'est une de mes plus belles inventions, parfaite pour le transport à bord d'un insecte, sous forme de bagage cabine), ne seront pas dispersées, mais bien déposées uniquement sur le stigmate d'une consœur. Puis de là, le pollen arrivera jusqu'à l'ovaire, invisible à première vue (comme il l'est d'ailleurs chez les femelles du règne animal), et la gestation pourra commencer.

Tout ceci aide à comprendre pourquoi j'ai autant misé sur la beauté et sur l'attraction visuelle et olfactive ; et

Faire l'amour comme une orchidée

pourquoi, afin de me faire polliniser, j'ai perfectionné une multiplicité d'expédients particulièrement ingénieux et, qui plus est, aussi nombreux que les milliers d'insectes, sélectionnés au coup par coup pour fournir leurs services de pollinisateurs tout le long du parcours évolutif de mon idée originelle. En recourant souvent – disons-le d'emblée – lors de ce parcours, à cette catégorie de mimétisme que les hommes classent sous l'étiquette « tromperie ».

Mais dans les « tromperies » en question, l'ingéniosité et le raffinement de mes solutions (qui n'ont jamais versé dans le malveillant ni dans le nocif, mais uniquement dans le fonctionnel) produiront forcément un effet de stupéfaction, même si l'on a le plus grand mal à s'y attarder et à les saisir ne fût-ce que de manière superficielle : « L'étude des merveilleux artifices qu'utilisent [les orchidées] donnera à la plupart d'entre nous une idée plus élevée de tout le règne végétal¹ », écrivait Charles Darwin, dans son introduction à l'œuvre qu'il a consacrée à notre famille, publiée dans la double intention de fournir des données sur l'existence et l'importance de la fécondation croisée, et, en même temps, de lever le voile sur la vie végétale et sur son niveau de développement égal à celui du règne animal.

Après la publication de ce volume sur les orchidées, les appareils reproducteurs des *Ophrys* auraient dû devenir aussi célèbres que les becs des pinsons des Galapagos, mais les choses ne se sont pas tout à fait passées ainsi ; peut-être sommes-nous trop compliquées, nous autres plantes, pour être pleinement comprises par les hommes. Et pourtant, je pense à l'expression « acte vital », dont Darwin éprouva la nécessité de se servir, en

1. Charles Darwin, *Fertilisation des orchidées*.

Je me présente

nous observant ; il fut d'ailleurs le premier scientifique à le faire pour un végétal, mais cette intuition resta ensuite plus d'un siècle enfermée dans un livre, car elle respectait trop peu la vision des *sapiens sapiens* pour qu'on fût tenté de l'approfondir et elle était trop révolutionnaire sur le plan biologique pour conquérir un niveau de conscience diffuse – à une époque, ne l'oublions pas, où le simple fait de parler d'évolution était, peu ou prou, un blasphème. Comment ne pas se rappeler que, selon l'opinion prévalant alors, le bon Dieu était intervenu et continuait à intervenir en personne, chaque fois que le besoin de créer une nouvelle espèce se faisait sentir ?

À vrai dire, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, les réactions du monde catholique à la vision de Darwin furent contradictoires. Certes, face à une théorie qui sonnait comme un sacrilège à de nombreuses oreilles, les contemporains crièrent en masse au scandale, mais beaucoup d'autres croyants se sentirent soulagés de pouvoir penser que Dieu avait donné le coup d'envoi à l'univers et, partant, à la vie sur terre, mais qu'ensuite il n'était plus intervenu, laissant les mains libres à l'évolution. Si bien que leur Dieu n'était pas directement responsable de tous les événements qui se succédaient sur la planète, dont beaucoup étaient sans conteste épouvantables, par exemple la mortalité infantile ou la famine, fléaux de l'époque même à Londres, qui était alors le cœur du monde, des affaires et de la richesse. Fléaux si cruels qu'on ne pouvait s'empêcher de se demander comment un dieu de bonté pouvait permettre de telles choses ? De ce fait, la réponse de Darwin apporta un véritable réconfort à bon nombre de croyants.

Abstraction faite des divagations théologiques, ce qu'il m'importait de prévoir et de souligner dans cette introduction, c'est que c'est justement moi, avec ce très

Faire l'amour comme une orchidée

beau livre de Darwin, consacré à toutes les déclinaisons de mon génie, qui ai fourni la première « preuve » de l'évolution (et du mérite de la fécondation croisée).

Je continue.

Pardonnez mon manque de modestie, mais il y a un détail qui vous échappe : c'est toujours moi, par l'entremise de ce volume décisif, qui ai ouvert les yeux des hommes quant à l'existence d'une vie végétale, différente de la vie animale, mais suivant un cours parallèle. C'est moi qui ai révolutionné la botanique et lui ai donné sa forme moderne, la libérant de cette dimension étroite, faite de descriptions arides et d'exemples enfermés dans des herbiers, pour la transformer en science expérimentale. Tout bonnement, à quiconque était capable de copier les expériences citées par Darwin sur les mouvements de la colonne des orchidées, ou sur le puzzle que formaient ses différentes parties, et surtout à s'en inspirer pour tenter de nouvelles expériences.

L'art de l'observation des plantes arrivait, pourvu d'une méthode et, par-dessus tout, d'un certain sens.

À vrai dire, la « révolution végétale » de Darwin resta longtemps en sommeil. Et la grande énigme non résolue qu'exprimaient les mots de son analyse – « Pourquoi donc les fleurs de nombreuses orchidées européennes sont-elles toujours entourées d'abeilles ou de guêpes, puisqu'elles n'ont pas de nectar à leur offrir ? » – dut attendre, elle aussi, plusieurs dizaines d'années avant d'être percée à jour, par un botaniste amateur d'ailleurs, un ancien juge à la retraite, qui avait bien retenu la leçon du scientifique anglais et sa méthode.

Et ce n'est qu'au cours des dernières décennies que la tentative discrète, mais clairvoyante, de porter la vie végétale à la hauteur de la vie animale a eu des partisans. Peut-être les temps sont-ils en effet en train de changer.

Je me présente

Peut-être commençons-nous aussi, nous les plantes, en tant qu'êtres vivants, à vous rendre curieux de tous les effets ayant une origine, une évolution et un fonctionnement parallèles en tous points à ceux qui se sont développés dans le monde animal.

S'il en est ainsi, mon histoire vous plaira. Parmi la nation des plantes, je suis à n'en pas douter une représentante particulière : partie de loin, je suis aussi arrivée loin, comme aucune autre fleur ne l'a fait, me semble-t-il. Je vous ai donné la beauté, puis je vous ai aidés à comprendre comment la vie a évolué – à comprendre que nous, les plantes, sommes vivantes, exactement comme vous (je suis un peu orgueilleuse, je le reconnais).

Donc, pour être bien saisie – et dans l'espoir de vous en restituer tout le charme –, l'histoire de ma famille mérite d'être racontée depuis ses débuts. Depuis le tout premier pas, voici plus de cent millions d'années, lorsque mon idée originelle a commencé à prendre corps et que les premières orchidées sont écloses sur notre planète, jusqu'à la multiplicité presque inimaginable de l'ère moderne. Je dis presque inimaginable parce que les trente mille espèces ou davantage dans lesquelles je me suis différenciée au cours de mes cent millions d'années de vie sauvage constituent déjà un fort beau chiffre ; mais par-dessus tout parce que mes cent dernières années – un simple souffle dans ma très longue histoire – ont vu la création, due à la main de l'homme, de plus de cent mille orchidées nouvelles, toutes absolument différentes.

En d'autres termes, en l'espace de cent ans seulement, en hybridant les orchidées, les hommes ont obtenu le triple des résultats produits par cent millions d'années d'évolution...

Faire l'amour comme une orchidée

C'est la conséquence du grand cadeau que j'ai fait au genre humain : une sorte d'inépuisable palette génétique de la beauté. Un don rendu possible par le fait qu'à l'intérieur de ma famille, les barrières entre les espèces (dressées à l'état de nature par la spécialisation dans le choix des pollinisateurs et par le biais d'autres facteurs, comme l'époque de la floraison, justement pour défendre l'identité de l'espèce) se sont révélées être parmi les plus souples et manipulables de tout le règne végétal, à partir du moment où l'homme a compris comment se substituer aux autres pollinisateurs.

Un exemple m'aidera à m'expliquer : parmi les orchidées, ce qui serait chez les Astéracées le croisement hypothétique – et sans doute impossible – entre un tournesol et une chicorée sauvage, est très, très souvent possible. Et cela permet de créer de nouvelles formes de beauté toujours diverses.

Mais cette dernière donnée, la densité record des cent mille variantes produites par l'homme, m'incite à préciser sans tarder un aspect caractéristique de mon aventure sur la Terre : ma fréquentation intense de la race humaine n'est pas du tout née au XIX^e siècle, elle remonte à l'Antiquité. Ou, pour mieux dire, l'histoire de ma famille est bel et bien une médaille à deux faces, comme s'il y avait deux histoires, toutes les deux vastes et complexes : mon histoire naturelle et ma vie parmi les hommes et leurs diverses cultures.

On peut en dire autant de nombreuses plantes. Mais pour aucune autre, cette réalité n'a été aussi étendue, aussi ramifiée à travers la planète entière, les époques historiques et les cultures qu'elle a pu l'être dans mon cas.

Et moi-même, connaissant fort bien évidemment l'ingéniosité biologique que j'ai su acquérir, je dois

Je me présente

admettre que mon histoire avec le genre humain est tout aussi déconcertante.

Par exemple, aucune fleur n'a été aussi surchargée de significations symboliques que j'ai pu l'être. En Orient, dès l'époque de Confucius, on a fait de moi un symbole de pureté, d'innocence, de force dans la modestie, de beauté limpide. En Occident, en revanche, jusqu'à une époque récente, ma beauté était toujours liée à l'érotisme et au sexe, ou pour le moins à l'art de la séduction, sans la moindre trace de pureté et d'innocence ; elle en était même souvent tout le contraire.

Au début (et pendant deux mille ans, de la Grèce antique à la « découverte » des Amériques), ce qui a suscité l'intérêt que me portaient les Occidentaux n'a pas été ma beauté, mais le système racinaire de l'orchidée terrestre européenne, lequel évoque clairement les testicules des hommes. D'où la naissance du filon aphrodisiaque dans mes utilisations, et le désintérêt total envers ma floraison. Ensuite, après la découverte des orchidées tropicales, on a eu l'explosion de suggestions luxurieuses que suscitaient leurs fleurs, et en Occident comme ailleurs, l'orchidée est devenue un symbole de beauté. Mais ces suggestions ont été aussitôt transcendées pour devenir les clefs d'un érotisme passionnel, d'un mystère, d'une volupté, voire d'une tromperie impure – constamment dans la même direction, bien entendu, car dans toutes les nuances de ce symbolisme, la séductrice perfide est toujours la femme alors que la victime est toujours l'homme.

Comment cela a-t-il été possible ? Que se cache-t-il là derrière ?

Nous y arriverons dans un instant. Mais d'abord, partons du commencement.

RÈGNE

→ Plantae



PHYLUM

→ Magnoliophyta



CLASSE

→ Liliopsida



ORDRE

→ Asparagales



FAMILLE

→ Orchidaceae



GENRE

→ *Ophrys*



ESPÈCE

→ *Ophrys lutea*



Évolution et paléobotanique

*Une famille récente. Ou plutôt non,
au contraire, une famille ancienne...*

Commençons par le commencement, par ma naissance, par mon âge. Par mes premiers pas sur la planète Terre : quel est mon âge (en millions d'années) ? Quand donc s'est épanouie la première fleur que l'on a pu appeler une orchidée ?

Voilà une question intéressante, en ce qu'elle me permet de clarifier aussitôt un aspect divertissant de mon histoire (ainsi que de la manière dont les *sapiens sapiens* raisonnent et font leur métier de savants) : c'est depuis le XIX^e siècle, depuis l'époque où les hommes ont commencé à se mesurer à cette question, que se sont succédé de nouvelles découvertes et par conséquent de nouvelles certitudes, déclarées à chaque fois définitives. Mais uniquement pour faire remonter une fois de plus notre apparition sur Terre à une date plus ancienne...

Ainsi, à cheval sur le II^e et le III^e millénaire de votre ère, en l'espace de quelques dizaines d'années, j'ai cessé d'être l'une des plus jeunes familles d'angiospermes de la planète pour devenir l'une des plus

Faire l'amour comme une orchidée

anciennes. C'est-à-dire que la vague conviction des hommes, qui faisait remonter mon apparition sur Terre à cinquante ou tout au plus à soixante millions d'années (à savoir postérieurement à la dramatique extinction de la faune du Crétacé), l'a soudain fait reculer jusqu'à l'estimation actuelle qui double pratiquement ce chiffre : cent douze millions d'années...

En d'autres termes, pendant longtemps, vous êtes restés convaincus que je n'étais apparue qu'après la disparition des dinosaures, alors que j'avais déjà vécu avec eux pendant cinquante millions d'années, voire davantage. Cependant, je n'avais commencé à fleurir véritablement, c'est-à-dire à donner la vie à des centaines et des centaines de nouvelles espèces, qu'après cette grande extinction.

Le premier à situer mon âge fut, en 1844, un Italien, le Véronais Abramo Bartolomeo Massalongo.

La biographie de celui-ci, précisons-le, ne retrace pas, tant s'en faut, l'image d'un pédant, mais plutôt celle d'un brave homme, ouvert au monde, d'un observateur pénétrant, d'un véritable amoureux de la science et de la recherche sur le terrain. Un jeune savant qui, au cours de ces décennies riches en découvertes, aurait probablement fait un beau chemin, si la tuberculose ne l'avait pas fauché à l'âge de 36 ans seulement.

Massalongo, fervent naturaliste par vocation, eut tout au moins une chance peu commune : celle de pouvoir disposer dans les environs immédiats de Vérone du gisement de Monte Bolca, un des gisements fossilifères les plus riches et les plus célèbres de la planète. Un géosite caractérisé par une telle concentration de fossiles qu'il en devient une espèce d'encyclopédie des êtres vivants de l'Éocène (de - 56 à - 33,9 millions d'années), l'ère

Faire l'amour comme une orchidée

<i>Dendrobium phalaenopsis schroederianum</i> (Il est bon de vivre sur un crâne)	126
<i>Eulophiella elisabethae</i> et les extraordinaires fariboles de M. Hamelin	131
7. L'histoire à nulle autre pareille de l'exquise vanille. <i>Les anomalies botaniques et le triste revers de l'orchidée qui a adouci le monde . . .</i>	139
8. L'arme de Darwin : les orchidées. <i>La vie végé- tale, l'invention du rostellum et la preuve de l'évolution</i>	149
9. Les aventures littéraires de l'orchidée malé- fique. <i>Le jour où je suis devenue une perfide meurtrière.</i>	189
10. Soyons sexy. <i>La surprise de l'amour</i>	201
11. La dérive. <i>De l'orchidée maléfique au polar; de Proust à Hollywood... mais heureusement il y a aussi Nero Wolfe</i>	211
12. Le retour de la science. <i>(La seconde surprise)</i>	233
Glossaire	261



Cattleya, Phalaenopsis, Dendrorium...
Ces orchidées que l'on croise aujourd'hui dans nos intérieurs ont été pendant de longs siècles objets de tous les fantasmes et de toutes les convoitises.

Étudiées par les penseurs antiques, traquées comme des trésors inestimables par les collectionneurs, muses de Darwin ou de Proust et stars à Hollywood, les orchidées intriguent et fascinent. Grâce à des capacités d'adaptation exceptionnelles, leur règne s'étend des forêts équatoriales aux jardins botaniques européens. Aujourd'hui encore, leur ingéniosité ne cesse de nous surprendre car, pour garantir leur survie, elles sont capables de tout et vont jusqu'à modifier leur apparence ou leur parfum.

Dans cette biographie végétale, Alessandro Wagner fait « raisonner » la voix de celle que l'on surnomme « la fleur la plus intelligente du monde ».



Journaliste spécialisé en économie, Alessandro Wagner a toujours cultivé avec passion la connaissance et l'étude des plantes. C'est en 1980 qu'il « découvre » les orchidées et participe à la fondation de la première association italienne orientée vers l'orchidologie, de préférence à l'orchidophilie. Il devient ensuite directeur de la revue Orchidee spontanea et coltivate. Il participe à de nombreux voyages de recherche dans les forêts du Costa Rica et de Cuba. Une espèce très rare d'orchidée brésilienne, le Trichocentrum Wagnerii, lui est dédiée.

ARTHAUD